

Il n'est pas possible que l'historien et moins encore le professeur d'histoire ignore les besoins du Monde où il vit. On ne sent, on ne comprend bien que ce que l'on vit intensément. Comment éduquer si l'on ne sent ni si l'on ne comprend ? Au moment où débute un nouvel élan scolaire marqué par une intense volonté de renouvellement pédagogique, il n'est pas inutile de céder la parole à qui il appartient de vivre la densité quotidienne de l'information : le journaliste. Par delà la collecte des faits, il peut mieux qu'un autre peut-être décrire les garanties dont doit être prémuni tout un chacun dans la société d'aujourd'hui. Il peut inspirer de la sorte celui à qui incombe la charge de former l'homme de demain, nos enfants, élèves de nos écoles. Voilà pourquoi nous vous livrons ci-dessous le POINT DE L'ACTUALITE présenté le lundi 31 août 1970, par Monsieur Gérard LOCQUET, de la Radio-Télévision belge.

LA REDACTION.

LE POINT DE L'ACTUALITE

La rentrée des classes.

Demain à cette heure-ci, vous serez sur le point de conduire à l'école votre petit garçon ou votre petite fille. Ou bien peut-être l'aurez-vous déjà fait.

Si c'est la première fois, vous aurez droit à la minute d'émotion au moment où il va se perdre parmi les autres et bien plus encore à midi ou à 16 heures, quand vous verrez au milieu des autres petites têtes, sa petite tête qui vous cherchera.

Il y a comme ça des instants privilégiés : il ne faut surtout pas les galvauder ; les vieux sages disent qu'ils ne reviennent jamais, ces moments-là, tout au moins sous une forme exactement semblable.

Bon, l'école va prendre en charge votre petit bonhomme et elle va essayer de l'intégrer dans une société — la nôtre — dont on a dit cent fois qu'elle devient de plus en plus une société de cadres et de techniciens.

Et de ce côté-là l'école pourra peut-être s'en tirer. Nous verrons cela demain. Il y a tant de choses à dire à propos d'une rentrée, qu'il nous faudra bien le faire en deux étapes.

L'école va essayer aussi d'en faire un homme et un citoyen, c'est-à-dire qu'elle va lui proposer des perspectives, qui devraient lui permettre un comportement lucide au milieu du flot de connaissances et d'informations qui viendront l'assaillir tous les jours et durant toute sa vie. Et cela c'est beaucoup plus difficile.

Pour en juger, il suffit de puiser parmi les informations d'hier et de cette nuit : les rebondissements, coups de théâtre, subtilités, et querelles des institutions à propos de l'élection d'un parlementaire à Bordeaux (il paraît que les Français adorent cela) ; la négociation qui tarde à décoller à New York à propos du Proche-Orient ; les affrontements sanglants que cette négociation déclenche à Amman entre les Palestiniens et l'armée du Roi du Jordanie ; le tirage qu'elle provoque au sein du gouvernement israélien, qui continue de dénoncer le renforcement des défenses égyptiennes aux abords du Canal de Suez ; les Etats africains stigmatisant les ventes d'armes à l'Afrique du Sud et mettent en cause sur ce plan-là la Grande-Bretagne, la France et même l'Allemagne Fédérale ; les guérilleros d'Amérique latine enfin et le retour en Uruguay des libertés constitutionnelles.

Ce ne sont que quelques titres, mais les journaux vont développer tout cela en pleine page, la radio va vous envoyer toute la journée d'autres informations.

Pour en comprendre le pourquoi et le comment, il faut ouvrir un grand nombre de fenêtres. Ce qui voudrait dire, si l'on en juge par les seules connaissances souhaitables, qu'il n'est pas facile de fabriquer un bon citoyen.

Mais on dit (et l'on a bien raison de le dire), que la description systématique et commentée du monde d'aujourd'hui n'est pas le but de l'éducation, que ce présent d'ailleurs deviendra très vite un passé, que la fonction de l'école est plus vaste, qu'elle est bien plutôt d'apprendre à en faire le tour, de ce présent-là.

Comment cela ? Sans doute en dispensant l'apprentissage d'une disponibilité, d'une ouverture de sympathie à l'égard des autres, des autres civilisations, des autres communautés. Et c'est sans doute la chance unique de l'école de pouvoir enseigner à se mettre à la place des autres, parce que ce n'est pas naturel et donc pas facile, que l'esprit et le cœur en arrivent bien vite à se durcir et à se fermer et qu'il est difficile de réaliser spontanément que des circonstances différentes aient pu former d'autres mentalités, celle du Soviétique de la Russie de Brejnev, celle du Chinois de la Chine de Mao, celle du Palestinien, celle de l'Israélien et les droits qu'ils font valoir sur une terre identique.

C'est même la chance irremplaçable de l'école de pouvoir montrer à nos gosses que toute culture autre que la nôtre a quelque chose d'essentiel à nous dire dans la mesure où elle a créé la beauté, et suscité de l'héroïsme, que nous les Occidentaux, nous ne sommes pas seulement ceux qui donnent, mais que nous avons beaucoup à recevoir et que c'est dans l'ignorance des autres que prennent naissance tous les mots en « isme », les nationalismes, les racismes, les fanatismes de toute sorte et... les champs de bataille aussi.

Il n'y a pas que cela bien sûr. Il y a les faims, et les curiosités qu'il s'agit d'aiguïser sans consentir à les rassasier tout à fait. Il y a

cet équilibre qu'il convient de réaliser entre l'engagement civique nécessaire et la réflexion critique, une réflexion qui n'a aucun rapport avec la facilité ironique et puérile.

La difficulté de réussir cet équilibre-là, pour les futurs citoyens, c'est qu'un engagement sur le plan civique et une réflexion critique supposent une échelle de valeurs et qu'une échelle de valeurs qui ferait l'unanimité, cela n'existe pas et cela n'a jamais existé, ne fût-ce que parce que le monde n'en finit pas de se défaire pour se refaire aussitôt.

Voyez la colonisation : il y a vingt ans encore, peut-être moins, tout le monde ou presque admettait que le devoir de l'homme blanc était d'élever les hommes de couleur à son niveau de sciences et de culture. C'est ainsi que l'on justifiait et que l'on glorifiait la colonisation. On la répudie aujourd'hui au nom de la pluralité des cultures, parce que l'histoire que l'on croyait unique et que l'on voyait s'unifier de plus en plus, l'histoire a éclaté : la suprématie de l'Occident et a fortiori de n'importe quelle nation occidentale, cette suprématie est révolue, et notre culture s'est engagée dans un dialogue à base de concessions réciproques, avec les autres civilisations réputées jusqu'ici inférieures.

Voyez la nation : il n'y a pas si longtemps, elle contenait l'essentiel d'elle-même à l'intérieur de ses frontières. Aujourd'hui, elle se définit tout autant par le réseau complexe des relations de toute nature qu'elle entretient au-delà.

Quel patriotisme proposer ? La fidélité à quoi ? Aux souvenirs ou aux espérances ? Les espérances il faut les remettre à jour constamment. Mais d'autre part, se borner à convertir les souvenirs en valeurs c'est limiter son ambition à refaire toujours ce qui fut fait par les générations antérieures, c'est se raidir à l'encontre d'un monde qui change et contredit le passé.

Le débat n'est pas vain : il rebondit tous les jours à propos de l'Europe qui a ses patriotes d'hier partiellement repentis et ceux, de plus en plus nombreux, qui rêvent d'une expérience ouverte et de l'apprentissage de solidarités plus vastes et plus subtiles.

Voyez la liberté : c'est en son nom qu'à Prague en ce moment, on réclame une adhésion complète et définitive à un parti : au nom d'une liberté globale, on exige le sacrifice de la liberté réelle et concrète de chacun.

Voyez la paix : cet ordre qui reste à définir depuis cent mille ans, et l'on voit bien qu'il y a non pas des solutions à proposer, mais une volonté à éduquer et que l'on n'a jamais fini de la gagner, la paix, sans doute parce que c'est une aventure, une aventure comme la vie.

En somme, tout ce que l'histoire nous propose est ambigu, à ce point ambigu qu'il est fort difficile de s'accorder sur les tâches à proposer aux jeunes et sur les moyens de les mener à bien.

Tout ce que l'on peut dire à ces jeunes, c'est qu'aucun homme ne peut être réduit à un schéma politique si séduisant soit-il ; que personne, aucun parti, aucune classe n'a reçu la mission de diriger l'histoire ; que la qualité de citoyen doit être assumée jusqu'au bout, la facilité n'en délivre pas. Et tout ce que les générations précédentes peut leur fournir, c'est une méthode d'analyse des faits présents, conduisant à une prise de conscience des impératifs du métier de citoyen.

Pour le reste, les réponses, ils devront bien les trouver eux-mêmes, sans permettre à ceux qui les précèdent de projeter sur leurs champs de vision un spectacle disparu.